

Place aux livres

Number 110, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67604ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

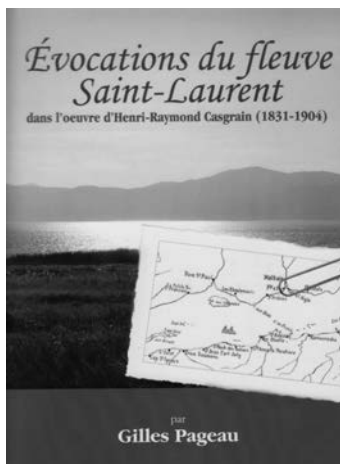
1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2012). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (110), 57–62.

Gilles Pageau. *Évocations du fleuve Saint-Laurent dans l'œuvre d'Henri-Raymond Casgrain (1831-1904)*. La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 241 p.



Né en 1831, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, qui a consacré sa vie à l'écriture, est l'un des intellectuels les plus influents de son époque. Auteur de 85 ouvrages et de plus de 200 articles, il est l'écrivain canadien-français le plus prolifique du XIX^e siècle et le plus lu à l'étranger. Pourtant, il reste méconnu d'une bonne partie des lecteurs québécois. Cela tient surtout au fait que la plupart de ses œuvres n'ont pas été rééditées. Le livre de Gilles Pageau, qui, comme Casgrain, est un ancien du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, vise à faire sortir de l'ombre l'œuvre de cet homme qui fut à la fois auteur et éditeur. C'est une anthologie de textes sur le fleuve que nous présente Gilles Pageau dans ce cahier d'histoire de la Société historique de la Côte-du-Sud. Les œuvres littéraires et historiques de l'abbé Casgrain contiennent de nombreuses références à des événements, coutumes et légendes reliées au majestueux Saint-Laurent. Il faut dire que Casgrain a été imprégné de la présence du cours d'eau puisqu'il a passé son enfance à Rivière-Ouelle, entre la rivière sinueuse et cette véritable mer intérieure. Tout le pays de Kamouraska vit en symbiose avec le Saint-Laurent au moins jusqu'au début du XX^e siècle.

Les textes sont regroupés autour de dix thèmes. Le fleuve est voie de communication, lieu de loisir et de plaisance, mais aussi théâtre de drames et de guerre. Après une brève mise en contexte, dans laquelle il présente Casgrain, Gilles Pageau cède la parole à celui qui a écrit de très belles pages sur ce fleuve qui nous est tellement familier qu'on finit par l'oublier. Des poèmes, des souvenirs, des récits historiques, des légendes, accompagnés de textes explicatifs et d'illustrations anciennes; voilà de quoi apprécier à sa juste valeur l'œuvre de ce pionnier de la littérature québécoise. Un livre à apporter avec soi au bord de la mer cet été et des textes à méditer l'hiver prochain au coin du feu!

Jacques Saint-Pierre



Hélène-Andrée Bizier. *À chacun son métier*. Québec, Éditions Fides, 2010, 388 p.

Avec *À chacun son métier*, l'auteur nous offre, une fois de plus, de découvrir l'histoire du Québec non pas en mots, mais en photos. Faisant suite à *Une histoire du Québec en photos*, *Une histoire des Québécoises en photos* et *Une histoire des hommes québécois en photos*, ce quatrième tome dresse le portrait des métiers qui nous définissaient autrefois et qui font parfois encore partie de notre quotidien.

Tirés d'archives de photographes amateurs ou professionnels, les documents visuels présents dans cet ouvrage lèvent le voile sur certains métiers aujourd'hui disparus et sur d'autres qui sont présents dans nos vies depuis fort longtemps... D'une qualité exceptionnelle, ces photographies d'époque nous racontent l'histoire des gens de métiers.

Le livre débute par les grandes réalisations humaines qui ont eu un impact important sur les paysages des régions. Les vastes demeures des seigneurs, les



nobles maisons des colons, les moulins, les ports, les ponts et les églises ont tous été bâtis par des gens de métiers afin de combler les besoins de ce pays en devenir. Dès les débuts, les tailleurs de pierres, les ramoneurs, les forgerons, les aubergistes, les boulangers furent aussi essentiels que les curés et les médecins. Viennent par la suite les métiers d'ici et d'ailleurs, ceux que nous ont appris les Amérindiens et sans lesquels nous aurions sans doute trouvé les hivers bien longs...

Ce sont ensuite les gens d'affaires qui sont mis à l'honneur dans la troisième partie du livre. Les notaires, les avocats, les banquiers, les industriels et les voyageurs de commerce posent fièrement pour l'objectif.

Puis viennent les métiers de la terre. Un domaine marqué par l'évolution et les changements des techniques agricoles, mais également par les changements de mentalité et l'exode rural. Les techniques se raffinent et les agriculteurs se spécialisent. Les terres, quant à elles, diminuent, mais leurs productions augmentent.

À chacun son métier, c'est également le nom du chapitre qui se trouve au cœur de l'œuvre. On y regroupe une multitude de métiers hétéroclites classés par ordre alphabétique pour faciliter la recherche. Les divers producteurs trouvent leur place dans le chapitre suivant. Viennent ensuite les travailleurs de chantiers, les ingénieurs et les hommes de la voirie. L'ouvrage se termine finalement en faisant une place toute particulière aux gens du bâtiment. Comme tout le monde le sait, quand le bâtiment va, tout va...

À *chacun son métier* est un livre surprenant tant par la qualité de ses images que par la quantité d'informations qu'il renferme. C'est une façon différente d'apprendre l'histoire, en la regardant à travers l'œil d'un photographe et des sujets qu'il a immortalisés...

Johannie Cantin



George Melnyk. *One Hundred Years of Canadian Cinema*. Toronto, University of Toronto Press, 2004, 361 p.

Professeur de cinéma à l'Université de Calgary, George Melnyk a fait paraître en 2004 la première histoire du cinéma au Canada, seize ans après la première édition de la magistrale *Histoire générale du cinéma au Québec* (Boréal, 1988) d'Yves Lever. Comme pour toute histoire d'une cinématographie nationale, l'auteur relate chronologiquement les grands films ayant marqué la production depuis les origines et l'époque du muet, avec comme toile de fond le contexte sociopolitique et culturel. Fait important, George Melnyk attache un soin particulier à rendre compte de la réception critique des films étudiés, autant du côté anglophone que francophone. De plus, Melnyk n'isole pas la production canadienne et rend bien compte du contexte mondial en matière de culture de masse, faisant fréquemment allusion aux productions hollywoodiennes du moment et particulièrement à celles tournées au Canada, comme *Nanook of the North* (1922) de Robert Flaherty (p. 52). Naturellement, tous les grands films canadiens de nos réalisateurs plus importants, de Norman McLaren à Claude Jutra, de Michel Brault à Denys Arcand, de Pierre Perrault à Robert Lepage, sont ici décrits, mis en contexte, et commentés. De nombreuses pages sont aussi consacrées à des réalisateurs canadiens comme Allan King, Atom Egoyan, David Cronenberg, Guy Maddin.



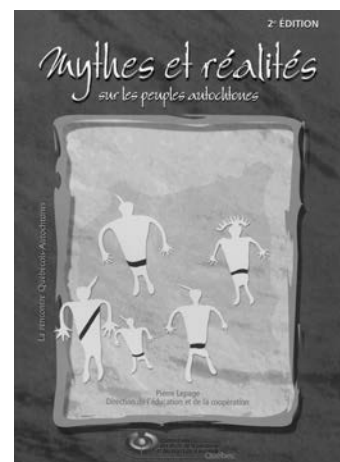
Avec intelligence, George Melnyk raconte un siècle de cinéma au Canada en faisant une large place au Québec et en démontrant l'apport innovateur des cinéastes québécois, non seulement à l'époque du cinéma direct, mais aussi par la suite. Selon Melnyk, le Québec a su construire une identité filmique distincte dès ses débuts, en 1896, par son attachement à sa langue française et à la religion catholique, ce qui l'a rapproché de la France et de l'Europe plutôt que de Hollywood, comme ce fut plutôt le cas au Canada anglais (p. 8). L'auteur reconnaît en outre l'apport essentiel des magazines québécois sur le cinéma comme *Séquences* et de nos grands historiens du cinéma, notamment Yves Lever et Pierre Véronneau (p. 241). Plusieurs pages synthétisent les études savantes consacrées au cinéma canadien qui ont été écrites par des chercheurs étrangers comme les professeurs Bill Marshall et Janis Pallister (p. 240). Il déplore également le divorce apparent entre les films produits au Canada et leur auditoire, au-delà du phénomène des « deux solitudes », qui fait en sorte que même les films les plus populaires ou les plus primés ne sont pas vus par les spectateurs canadiens (p. 258). En somme, *One Hundred Years of Canadian Cinema* répond aux attentes des lecteurs les plus exigeants et peut être considéré comme l'initiation parfaite au cinéma canadien. On lit avec plaisir ce

texte clair et vivant. Très peu d'universitaires au Canada auraient pu écrire un aussi bon livre sur l'histoire du cinéma canadien. Il est dommage qu'un ouvrage aussi sensé et exhaustif n'ait pas reçu l'accueil qu'il aurait mérité.

Yves Laberge



Pierre Lepage. *Mythes et réalités sur les peuples autochtones*. Québec, Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse, 2009 [2002], 88 p.



La réédition de ce volume prouve qu'il reste encore beaucoup de chemin à faire pour comprendre la réalité dans laquelle vivent les Autochtones au Québec. Cet ouvrage décrit la réalité contemporaine des Autochtones, qui est plus que jamais tributaire de son histoire. En remontant jusqu'aux premiers contacts, l'auteur rappelle l'importance pour la colonie française de faire des Amérindiens des alliés dans son lucratif commerce de fourrures, en plus de déconstruire le mythe qui veut que ceux-ci aient été conquis. Les chapitres suivants abordent la question des droits ancestraux et les objectifs d'assimilation avoués, principalement avec le régime de tutelle des Premières Nations soumises à l'approche paternaliste de la Loi sur les Indiens. La question du territoire

à partager fait également l'objet de clarification avec une brève présentation des onze nations autochtones qui composent le Québec. Agrémenté d'un bon nombre de photos couleur, de cartes, de tableaux et d'encadrés, cette présentation offre plusieurs pistes de réflexion fort intéressantes pour qui ne connaît des Autochtones que le fait qu'ils vivent dans des réserves et qu'ils ne payent pas de taxes.

Instrument pédagogique pour les écoles secondaires, sa portée informationnelle dépasse de loin les besoins du milieu scolaire québécois. Il va sans dire que la population en général y trouvera également son compte et pourra ainsi questionner ses préjugés et ses croyances. Cela dit, l'exercice en est un d'introduction. La notion d'Autochtone inclut tout autant les Premières Nations, les Inuits et les Métis. Or, malgré un titre inclusif, le premier groupe, très bien représenté, laisse peu de place aux deux suivants. La question métisse au Québec, notamment, n'est que très sommairement soulevée. Pourtant, elle est des plus importantes aujourd'hui face aux nombreux regroupements métis qui commencent à faire entendre leur voix. Leur réalité demeure encore trop méconnue. Nonobstant ce point, cette publication est une lecture indispensable pour lutter contre la méconnaissance, voire l'indifférence et le mépris dont sont encore victimes les peuples autochtones.

Pascal Huot



Stéphanie Angers et Gérard Fabre. *Échanges intellectuels entre la France et le Québec (1930-2000)*. Les réseaux de la revue *Esprit* avec *La Relève*, *Cité libre*, *Parti pris* et *Possibles*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 248 p.

Ce livre méconnu touchant l'histoire des idées et les relations France-Québec analyse certains échanges culturels



et transatlantiques entre deux groupes d'intellectuels, ceux de Paris et ceux de Montréal, à travers leurs revues respectives, au cours du XX^e siècle. En France, la revue *Esprit* propageait une influence considérable et rayonnait dans toute la francophonie, tandis qu'au Québec, les revues *La Relève*, *Cité libre*, *Parti pris* et plus tard *Possibles* s'inspiraient partiellement du modèle français pour proposer un nouveau modèle de société canadienne-française.

Le point de départ de cet ouvrage est la fondation, en 1932, de la revue *Esprit*, définie par Stéphanie Angers et Gérard Fabre comme « une revue française de sensibilité catholique » (p. 1). Cette revendication ouverte pour la spiritualité et le catholicisme de la part d'intellectuels engagés pourrait peut-être sembler étonnante, voire discutable pour le jeune lecteur du XXI^e siècle; toutefois, dans une longue note en bas de page, Stéphanie Angers et Gérard Fabre précisent que le fondateur de la revue *Esprit*, Emmanuel Mounier (1905-1950), voulait au départ ancrer « sa philosophie dans un christianisme rénové et réaffirmé » (p. 9), « autour du constat de décadence de la société française » (p. 10). Or, si le ciment idéologique qui reliait ce groupe de revues d'idées au cours des années 1930 était un catholicisme progressiste et engagé pour appeler un monde meilleur, les revues

des années 1960 et d'après avaient toutefois remplacé le spirituel par un autre idéal : la promotion de la francophonie, à laquelle s'ajoutaient différents mouvements sociaux, une volonté d'équité et de justice sociale, la manifestation des identités nationales.

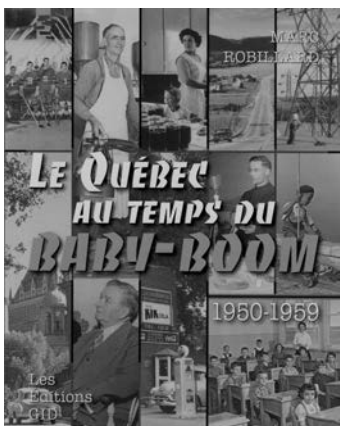
Pionnière des revues d'idées au Canada, la revue *La Relève* a existé entre 1934 et 1948 (p. 31). Au départ, les échanges et les collaborations entre la revue parisienne *Esprit* et la revue montréalaise *La Relève* résultaient d'un partage des idées et d'une vision du monde commune découlant du catholicisme. Pour reprendre la formule de Stéphanie Angers et Gérard Fabre, *Esprit* était à la fois la « caution et source d'inspiration de *La Relève* » (p. 38).

L'intérêt de ce livre sur les *Échanges intellectuels entre la France et le Québec* se situe dans l'étude approfondie des origines de la pensée intellectuelle au Canada français, et rappelle que le renouveau des idées et des mentalités associés à la Révolution tranquille ne résulte pas d'une génération spontanée apparue au moment du décès de Maurice Duplessis : « Ce qui explique, à l'origine, l'intérêt d'*Esprit* pour le Québec, c'est le terreau catholique partagé » (p. 173). L'ouvrage *Échanges intellectuels entre la France et le Québec* est bien documenté et aborde un sujet relativement peu fréquenté. Il faut en outre souligner l'utilité de ses annexes, contenant entre autres la liste des articles de la revue *Esprit* consacrés au Québec entre 1952 et 1997, et une lettre inédite de Jean-Marie Domenach (longtemps directeur de la revue *Esprit*) à Gérard Pelletier. Des cinq revues étudiées ici, seules *Esprit* et *Possibles* existent toujours. Mais l'histoire, les numéros anciens, les archives, et les souvenirs de leurs artisans nous restent comme un témoignage.

Yves Laberge



Marc Robillard. *Le Québec au temps du baby-boom, 1950-1959*. Québec, Les Éditions GID, 2010, 351 p.



S'il y a une époque où le Québec fut témoin de grands bouleversements, c'est bien durant les années 1950 à 1960. À ce moment, le mot changement est sur toutes les lèvres et la société doit s'adapter rapidement aux nouvelles réalités.

Le Québec au temps du baby-boom, 1950-1959 dresse donc le portrait global de cette époque en abordant des thèmes aussi divers que la famille, l'habitation, l'alimentation, les vêtements, l'éducation et la santé, mais aussi les loisirs, la vie culturelle, la religion, les droits des femmes et bien d'autres sujets encore ...

L'introduction détaillée de l'ouvrage permet de mieux comprendre dans quel contexte les gens se trouvaient plongés et pour quelles raisons les habitudes de vie ont été aussi bouleversées.

Il aurait été intéressant que le livre explique davantage les conséquences de la Seconde Guerre mondiale sur le quotidien des gens, car il faut bien le dire, c'est en grande partie à cause des années de privation et de rationnement que la société s'est autant transformée par la suite. Malgré ce léger oubli, il s'agit d'un ouvrage vraiment passionnant pour quiconque s'intéresse un tant soit peu à l'histoire du Québec.

Marc Robillard nous plonge dans cette décennie merveilleuse avec un langage simple, vivant et teinté d'humour. Au fil

des pages, ce n'est pas seulement l'histoire du Québec qu'on découvre, mais celle de l'auteur lui-même qui raconte des anecdotes et fait de nombreux commentaires amusants.

L'ouvrage est abondamment illustré, ce qui ajoute à la richesse de l'information qu'il contient. C'est avec plaisir qu'on découvre, en images, les produits à la mode, les nouvelles technologies, les publicités du temps et le mode de vie des gens.

Le livre est avant tout une œuvre de vulgarisation et c'est sans doute sa plus grande force. Loin d'être un recueil ennuyant de faits et de dates, il raconte l'histoire de façon à ce que le lecteur ait l'impression d'en être le témoin privilégié.

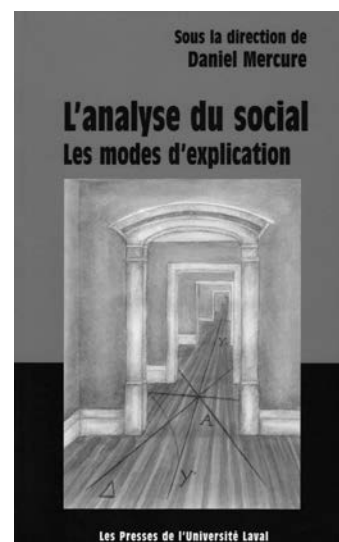
Les baby-boomers seront nostalgiques à n'en pas douter et les gens des générations suivantes découvriront avec un regard amusé cette société dont on a dit jadis qu'elle était plongée dans le noir... Le livre se referme sur une seule question : à quand *Le Québec au temps de la Révolution tranquille* par le même auteur passionné et passionnant?

Johannie Cantin



Daniel Mercure (dir.). *L'analyse du social. Les modes d'explication*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 320 p.

Une douzaine de sociologues, dont certains réputés internationalement, ont contribué à cet ouvrage collectif, notamment Howard Becker et Alain Touraine. Seulement le quart des textes touchent directement le Québec. Cependant, les historiens devraient retenir de cette publication le chapitre du sociologue Guy Rocher, de l'Université de Montréal, qui livre ici un regard rétrospectif sur son propre cheminement intellectuel et ses recherches sur le Québec du milieu du XX^e siècle. Pour Guy Rocher, il importe de transmettre aux jeunes chercheurs une « fascination inaltérable pour les énig-



mes sans nombre et sans fin que nous présente la réalité de la vie humaine en société » (p. 21). Résumant certains de ses travaux antérieurs, il explique que la Nouvelle-France a connu une mutation autour de 1660, en passant du type « société du comptoir » axée sur les échanges avec les Amérindiens à une société coloniale orientée par l'immigration (p. 27). Ensuite, il explique comment les recherches fondatrices du sociologue américain Everett Hughes sur le Québec rural des années 1950 ont influencé ses propres travaux et ceux de Jean-Charles Falardeau (p. 29). Mais Guy Rocher s'est aussi penché sur la génération des baby-boomers (p. 35) et la jeunesse québécoise ayant vécu la Révolution tranquille, période caractérisée par une série de réformes simultanées, avec « de rapides changements de mentalité dans plusieurs couches de la population, particulièrement dans la jeune génération, ainsi que d'une sécularisation fulgurante et d'un changement de statut et de pouvoir de l'Église catholique » (p. 31). Comme on le voit, certains chercheurs aguerris parviennent admirablement à décrire et à synthétiser une époque familière ou un contexte précis en utilisant peu de mots, qu'ils ont néanmoins bien choisis.

Yves Laberge



René Gilbert. *Présence autochtone à Québec et Wendake*. Québec, Les Éditions GID, 2010, 189 p.



Pénétrer dans les sentiers d'une présence autochtone en milieu urbain, où passé et présent marquent le pas pour l'avenir, dans une mémoire toujours vivante et fleurissante, histoire d'aller de rappel en découverte. L'auteur, qui souhaite montrer tout l'apport des Premières Nations dans sa ville natale, a construit son ouvrage à l'image d'un guide touristique. Motivé par un intérêt manifeste pour les Autochtones, René Gilbert, avec la collaboration de son fils Zakari à la photographie, recense les influences et l'héritage des groupes amérindiens dans la ville de Québec et de ses environs. Il va sans dire qu'une part importante de l'ouvrage porte sur les Hurons-Wendats, mais au détour de l'histoire, on y révèle des faits moins connus. Entre autres, notons que Louis Riel, chef des Métis de l'Ouest du Canada, est interné à l'asile d'aliénés de Beauport sous le nom de Louis Larochelle en 1876 ou soulignons cette histoire tragique d'une fosse commune pour les Inuits décédés de la tuberculose et inhumés entre 1948 et 1975 au cimetière Mount Hermon à Sillery. L'ouvrage comprend deux parties. La première, très succincte, présente un historique allant de la fin de la dernière période de glaciation jusqu'au XXI^e siècle, en passant par une préhistoire qui se joue sur des sites hypothétiques et

un trou historique de 75 ans entre la dernière visite de Jacques Cartier à Stadaconé et la fondation de Québec par Samuel de Champlain. Ce court exposé sert d'introduction pour la seconde partie qui est le cœur et l'intérêt de la présente publication. L'auteur répertorie dans ce véritable guide de terrain l'ensemble des manifestations et des signes représentatifs du paysage autochtone de la ville de Québec, de Wendake et des sites en périphérie. L'ensemble couvre autant les lieux, les monuments, les rues, les événements historiques, les organismes et les artistes, tels que le *Buffalo Bill Wild West Show* de passage à Québec le 24 juin 1897, la disparition du mâtotémique le Nid de l'aigle qui a vécu une partie de son existence au Jardin zoologique de Québec, sans oublier la petite histoire des principales maisons du Vieux-Wendake.

L'entreprise se termine par une liste détaillée de repères chronologiques, un lexique en langue wendate et une bibliographie. À l'instar des guides verts et autres éditions destinées au voyageur, la publication de René Gilbert a fière allure. À mettre entre les mains de toute personne qui voyage dans la Vieille Capitale, mais également et surtout de celles qui vivent sur ce territoire et qui ne connaissent souvent qu'une partie de son histoire.

Pascal Huot



Michel L'Hébreux. *Ce sera le plus grand pont du monde! La construction du pont de Québec 1900-1917*. Montréal, Les 400 coups, 2005, 30 p.

D'abord destiné à un jeune public au niveau du primaire, ce petit livre – illustré raconte la construction du vieux pont de Québec, qui demeure encore à ce jour le plus long pont de type cantilever au monde, dont la structure parfaitement linéaire et régulière permet contraire-



ment aux ponts suspendus – de faire traverser les trains. Auteur et conférencier, Michel L'Hébreux est le grand spécialiste du vieux pont de Québec, et notre revue avait louangé son ouvrage précédent, *Le pont de Québec* (2001), d'abord paru en 1986 aux Éditions La Liberté et réédité chez Septentrion (voir notre critique dans *Cap-aux-Diamants*, n° 69, 2002, p. 57).

Dans *Ce sera le plus grand pont du monde!*, on mesure l'ambition initiale des concepteurs de ce pont immense, qui dépassa même de 28 mètres le majestueux Firth of Forth Bridge (1890), en Écosse, un peu plus ancien, mais qui à première vue ressemble étrangement à notre pont de Québec (p. 11).

Le principe du pont cantilever, le choix de l'emplacement, et les diverses étapes du projet sont expliqués brièvement. On évoque également les deux « chutes » (en 1907 et en 1916), survenues non pas une fois parachevé, mais durant sa construction, faisant chaque fois des dizaines de victimes parmi les ouvriers du chantier. Une photographie rare nous montre à quoi ressemblait le premier pont de Québec avant sa chute, avec sa base plus arrondie et sa forme plus allongée; toute cette structure avait été démolie avant d'être reconstruite après 1907 (p. 10).

En raison de son gigantisme et de son destin tragique, ce sujet reste toujours fascinant, les textes sont vivants et brefs, les photographies d'archives sont bien choisies; mais hélas! le travail de coloration et le graphisme outrancier de certaines pages gâchent parfois certaines images anciennes (p. 17, 24, 31). Néan-

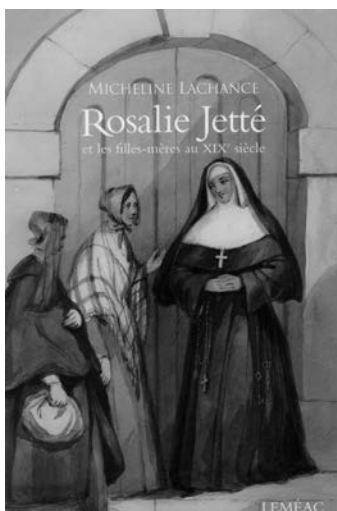
moins, le lecteur intéressé par le pont de Québec pourra rapidement se référer aux autres ouvrages de Michel L'Hébreux, qui sont beaucoup plus approfondis. D'ailleurs, on célébrera en 2017 le centenaire de l'ouverture du pont de Québec.

Yves Laberge



Micheline Lachance. *Rosalie Jetté et les filles-mères au XIX^e siècle*. Montréal, Leméac, 2010, 205 p.

La réputation de l'auteure Micheline Lachance n'est plus à faire. Celle qui nous a offert de grandes œuvres littéraires telles que *Le Roman de Julie Papineau* et *Lady Cartier* nous revient une fois de plus avec une passionnante biographie. Exploitant un sujet très peu abordé dans la littérature jusqu'à présent, c'est-à-dire les filles-mères au XIX^e siècle,



l'auteure nous fait découvrir un personnage méconnu de l'histoire québécoise. Femme exemplaire, au service de la cause qu'elle défendait, Rosalie Jetté sort aujourd'hui de l'ombre et reprend la place qu'elle aurait dû occuper dans l'histoire sociale au Québec depuis longtemps.

Dès le début, on éprouve de l'attachement et de l'admiration pour cette

femme qui a consacré sa vie à aider les filles-mères. Ces filles qu'on appelait aussi « filles tombées » étaient victimes de nombreux préjugés tout au long de leur grossesse, mais aussi longtemps après, ne pouvant se défaire facilement de la réputation qui accompagnait inévitablement leur statut.

C'est à travers les témoignages de collègues et auprès de filles ayant trouvé refuge dans ses maisons de naissance que l'histoire de Rosalie Jetté nous est racontée. Cette femme exemplaire a dû faire preuve de courage et de détermination en travaillant dans une maison mal chauffée, sans équipement et beaucoup trop petite pour contenir toutes ses pensionnaires.

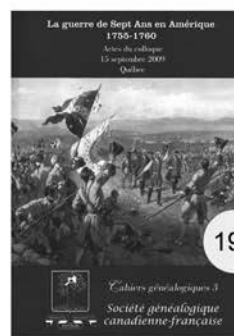
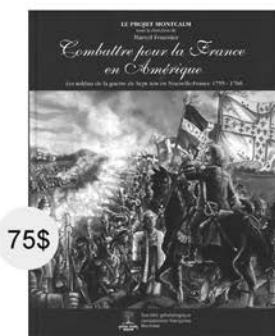
Une biographie captivante qui nous donne envie de connaître l'histoire de cette femme extraordinaire. De la même auteure, le roman *Les filles tombées tome 1 et 2* traite également du sujet des filles-mères au Québec.

Johannie Cantin



Tout sur la guerre de Sept Ans

Société généalogique canadienne-française



taxes et transport inclus

Pour commander:
3440, rue Davidson, Montréal (Québec) H1W 2Z5
Courriel : info@sgcf.com